

[Nouvelles diverses]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **11 (1873)**

Heft 8

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-182237>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

qu'une porte s'ouvrit dans le fond de la salle, et Anfredi parut, habillé en portefaix.

Il traversa les rangs consternés du commerce et de l'aristocratie, sans jeter aux nobles assistants une parole, ni un regard, et marchant droit au peuple, il leur serra la main à tous, les appelant ses amis et ses frères. Quelques-uns, oubliant qu'il avait partagé leurs mauvais jours, n'osaient offrir leurs mains calleuses; mais lui, les embrassant et les pressant contre son cœur: « Ne me reconnaissez-vous plus, leur disait-il d'une voix émue, ne suis-je pas votre compagnon? »

Anfredi était suivi de dix serviteurs, portant chacun deux bourses pleines d'or. Il dota dix jeunes filles et dix jeunes garçons, et il disait aux parents qui pleuraient de joie: — « Pourrai-je jamais reconnaître vos bienfaits? C'est vous qui m'avez appris à mépriser la fortune, et à chercher dans le travail les vrais trésors de la vie. »

Comme les amis d'autrefois s'approchaient d'Anfredi et lui adressaient des paroles affectueuses, s'efforçant d'attirer sur eux l'attention qu'il leur refusait: « Seigneurs, leur dit-il enfin, il faut qu'il y ait ici quelque méprise. Je ne suis ni riche, ni puissant, et n'ai point l'honneur d'être connu de vous. Comment ai-je fait pour conquérir votre illustre présence en ces lieux? Vous vous abusez, Seigneurs, je ne suis qu'un ouvrier du port. »

Les valets circulaient dans la salle, portant des plateaux chargés de vins et de liqueurs qu'ils ne présentaient qu'aux hommes de peine. Les danses commencèrent; Anfredi lui-même ouvrit le bal avec la fille d'un ouvrier. Le peuple seul prit part à la fête. — « Messieurs, disait Anfredi à la noble assemblée, qui attendait avec anxiété la fin de cette amère plaisanterie, nous n'oublierons jamais l'honneur que vous avez bien voulu nous faire en assistant à nos plaisirs. »

A minuit, Anfredi fit ouvrir la salle du festin, et appela ses amis. Tous prirent place au banquet, et les grands et les riches, commençant à comprendre qu'ils jouaient depuis quelques heures un rôle assez misérable, se retirèrent furtivement.

Ce fut là toute la vengeance d'Anfredi. Une joie douce et calme présida au repas. Au dessert, Anfredi se leva, et s'adressant aux convives: « Compagnons, leur dit-il, le ciel m'a rendu ma fortune: je ne l'accepte que pour vous; je renonce aux travaux du port, mais je reste un des vôtres par le cœur et par les habitudes. Mes richesses sont à tous ceux qui souffrent et qui travaillent. »

A deux heures du matin, Anfredi sortit de son palais avec la foule, et alla dormir sous le toit modeste qui l'avait abrité pendant sa misère. Le lendemain, on lisait sur la façade de son hôtel ces deux mots: *Hôpital Anfredi*. Anfredi s'y réserva une place pour ses vieux jours, et y mourut heureux et pauvre. Cet hôpital existe encore avec la même inscription; et le peuple de la Rochelle raconte encore aujourd'hui cette histoire.

Le meunier de F., après avoir vécu longtemps en bonne harmonie avec sa femme, s'était peu à peu adonné à la boisson, et il lui arrivait assez souvent de secouer la poussière sur le dos de la meunière.

Longtemps, cette dernière avait supporté ces mauvais traitements sans se plaindre, mais, un jour que son mari avait eu la main plus lourde que d'habitude, elle se rendit auprès du juge de paix.

Le magistrat fit appeler le brutal meunier et lui exposa les griefs de la plaignante.

Après l'avoir écouté attentivement, l'accusé répondit invariablement:

— *Je suis meunier.*

Impatient, et peut-être à bout d'arguments, le juge dit:

— *Ators je suis l'âne, moi?*

Sur quoi, le meunier répliqua:

— *C'est curieux, tous les hommes d'esprit se comprennent.*

L'anecdote suivante a été connue de tout Lausanne, quelques années avant l'émancipation vaudoise:

« Un fabricant de chandelles, nommé Rossire, possesseur d'un merle qui sifflait le *Ça ira*, fut dénoncé au bailli de Lausanne, mis en prison pour avoir refusé de nommer l'instituteur de l'oiseau, et n'obtint sa liberté qu'après avoir promis de tuer le coupable. Monsieur d'Erlach craignait que cet oiseau babillard, venant à s'échapper, n'établît une propagande parmi ses pareils, et que leur ramage ne fût entaché de patriotisme. Un huissier du bailli, nommé Cassat, eut la mission expresse d'assister à l'exécution de ce dangereux *sans-culotte*, de laquelle il dressa procès-verbal. »

Il paraît que les industriels parisiens tiennent à réaliser les projets les plus étranges.

Un entrepreneur de publicité vient d'adresser une demande au préfet de la Seine pour être autorisé à placer le long des boulevards des statues-mannequins de 6 pieds de hauteur, que les tailleurs, les chapeliers, les bottiers et les modistes pourraient vêtir des objets de leur confection.

Il y aurait ainsi des mannequins-femmes et des mannequins-hommes, sur lesquels on exposerait, moyennant paiement, bien entendu, tout ce qu'il y aurait de nouveau en fait d'habillement.

Les promeneurs des boulevards pourraient, en passant, apprécier du même coup et la fraîcheur des étoffes et l'élégance de la coupe. Il y aurait des statues-mannequins-hommes et des statues-mannequins-femmes qui, la nuit, seraient éclairées au gaz.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

Théâtre de Lausanne.

Direction de MM. F. Lejeune et A. Vaslin.

DIMANCHE 23 FÉVRIER 1873

LA FOI, L'ESPÉRANCE ET LA CHARITÉ

Grand drame en six actes, par M. Rosier.

LES SUITES D'UN PREMIER MARIAGE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 heures très précises.

JEUDI 27 FÉVRIER.

CE QUE FEMME VEUT.....

Comédie-vaudeville en deux actes.

LA JOIE FAIT PEUR

Comédie en un acte, du Théâtre-Français.

LA SŒUR DE JOCRISSE

Vaudeville en un acte.

On commencera à 7 1/2 heures.

Lausanne. — Imp. Howard-Delisle.